

PARAISSENT CHAQUE SEMAINE le MARDI et le VENDREDI. Abonnement pour l'année, (frais de poste non compris)... £1 0 0

Mélanges Religieux

Les Lettres, Réclamations, Correspondances, etc., doivent être adressées au Rédacteur-en-Chef, franc de port.

POLITIQUES, COMMERCIAUX ET LITTÉRAIRES

VOL. 14.

MONTREAL, MARDI 23 SEPTEMBRE 1851.

No. 103.

LETTRE

AU

Right Hon. W. E. Gladstone,

MEMBRE DU PARLEMENT BRITANNIQUE.

(Suite.)

SALVATORE FAUCITANO.

« Je dirai peu de chose, ajoutez-vous, de la fête de la République, qui fut traduite avec Pœrio dans la même journée de quarante-deux incidents. Son affaire est particulière, en ce que nous trouvons ici un fondement à l'accusation. On l'a accusé de vouloir tuer, par le moyen d'une explosion terrible, plusieurs ministres et autres personnes. Cette accusation se fonda sur ce qu'on avait trouvé dans une de ses poches, le jour d'une fête publique, une bouteille qui était sans même mettre en danger la vie de celui qui la portait ni lui occasionner la moindre blessure. »

Le 16 septembre 1849, le Saint-Père, cédant aux pressantes instances de Sa Majesté, devait visiter Naples. La réception solennelle avait lieu sur la Place Royale. Les congrégations religieuses, les écoles des enfants, les différents corps de la charge et tous les bons citoyens se préparaient à célébrer de leur mieux un si beau jour. La veille, les nommés Salvatore Faucitano, Pozenzo V. Lucci et Luigi Florio s'étaient réunis chez un nommé Francesco Catalano pour s'entendre sur les moyens de profiter de la fête du lendemain, afin d'accomplir leurs sinistres projets. Faucitano proposa de lancer une bombe au milieu de la foule; il se chargea lui-même de la confectionner et d'y mettre le feu. V. Lucci se chargea de coller aux coins des rues des affiches qui appelaient le peuple aux armes. Dans ces affiches on lisait : « La tyrannie chancelle et touche à sa fin. Le char de l'anarchie gouvernementale est près de l'abîme; le triomphe des méchants ne saurait durer plus longtemps. Ils tombent morts dans le sang. La puissance du libéralisme n'est pas abattue, comme on craint, et ceux qui espèrent étouffer l'opinion, les idées, le progrès, se trompent étrangement. »

« Peuple ! la voix de la réaction t'invite à aller voir la bénédiction du Vicaire de Jésus-Christ; mais le Pontife n'est qu'un instrument du Bourbon, qui s'en sert à son gré pour abonder ses crimes et légaliser ses traîtrises, ses parjures... »

« Déjà le Souverain-Pontife était arrivé avec sa suite. Le balcon du palais royal était orné de tapisseries dorées et d'un dais magnifique. Une foule innombrable se pressait sur la place. Les fenêtres des maisons environnantes étaient encombrées de spectateurs. Pendant ce temps, Faucitano se glissait adroitement jusqu'au palais du Roi et se plaça sous le balcon, où devait paraître le Saint-Père. Dix heures et demie venaient de sonner; le Pontife allait se montrer, lorsqu'on entendit tout à coup une forte détonation, pareille à celle d'une pièce d'artillerie. »

Un désordre indicible s'éleva dans la foule entassée. Un sergent de chasseurs s'avantant vers le lieu d'où l'explosion était partie et aperçut, au milieu de la fumée, un homme sans chapeau, aux habits à moitié brisés, que tout le monde désignait comme l'auteur de l'abominable invention; c'était Faucitano ! Interrogé, l'accusé nomma ses complices. Il avoua que l'intention des conjurés était de profiter du désordre causé par l'explosion de la bombe pour s'emparer du château Saint-Eras-

mo; il ajouta que Michel Pironti avait la liste des conjurés; que l'un d'eux avait dit la veille : *On nous annonce une bénédiction : nous aurons la République !* Il résulte des dépositions des autres accusés que la bombe avait été primitivement destinée à être jetée dans la voiture du directeur de la police générale du royaume. C'est le nommé Giordano qui conseilla cet assassinat, et pour y décider ses amis il disait : *Est-ce qu'on n'a pas assassiné Rossi à Rome et Latour à Vienne ?* Faucitano fut condamné à la peine de mort. La clémence royale le commua en prison. Faucitano donc avoue le crime dont M. Gladstone l'absout !

LUIGI SETTEMBRINI.

« Je vous laisse la parole : « Je passe sur d'autres causes tristes et remarquables, telles que celle de Settembrini, qui, quoique placé dans une sphère plus étroite que Pœrio, est d'un caractère tout aussi pur et tout aussi beau. Il fut condamné en février à la peine de mort; mais la sentence ne fut pas exécutée... »

La pureté d'âme de Settembrini se révèle surtout dans la proclamation suivante, remise par lui à Jervolino, à qui il avait demandé antérieurement de combien d'hommes armés il pourrait disposer. Cette pièce fut trop bien connue de Settembrini pour ne pas la publier : elle me dispense de raconter plus longuement son histoire. Je traduis :

« Peuple napolitain ! (1) »

« Qu'attendons-nous encore ? quel autre outrage devons nous souffrir de notre infâme gouvernement (*scellerato*) ? Il n'y a plus de Constitution, il n'y a plus de Chambre, plus de garde nationale. On a changé le pavillon; la police est plus infâme et plus féroce que par le passé; et les personnes les plus honnêtes et les plus tranquilles sont insultées et emprisonnées; les lois sont foulées aux pieds; les bons magistrats sont destitués et remplacés par des bourreaux. Ferdinand, croyant se jouer de Dieu comme il se joue des hommes, va se confesser, communiier, et il donne ensuite des ordres pour bombarder, détruire et ravager. »

« Non content de nous opprimer, il a conduit ses soldats dans l'État romain; mais Dieu l'a puni; ses soldats sont morts ou ont été faits prisonniers; il a pris honteusement la fuite. Rome a vaincu; Bologne a exterminé les Autrichiens; les Hongrois ont détruit l'empire d'Autriche et sont sur le point de venir en Italie. Nous seuls, parmi tous les Italiens, nous méritons les noms de lâches et de poltrons, nous seuls ne sommes point Italiens ! »

« Le temps de courir aux armes, ô habitants des Abruzzes, est enfin arrivé; unissez-vous au brave Garibaldi, qui vous appelle ! Aux armes, habitants de la Pouille, de la Principauté, de la Basilicate ! Aux armes, peuple napolitain ! peuple de Mazaniello ! Prenez des fusils, des poignards, des pierres, des bâtons ! Celui qui a daigné trouver toujours des armes. QUE CHAQUE HABITANT TUE ses oppresseurs ! BRÛLEZ les maisons des ennemis du peuple; respectez les bons citoyens et leurs propriétés. Ne faites point de quartier aux méchants; ils n'en useraient point autrement à votre égard. Respectez, accueillez les soldats qui sont trompés et qui sont nos frères. — Nos ennemis, ce sont FERDINAND et les grands scélérats qui l'entourent. Aux armes ! l'heure est arrivée ! Dans peu de jours nous serons libres; mais que chacun se prépare comme si c'était pour demain. Qu'à

(1) Ce document porte la date du mois de juin 1849.

chaque cri, à chaque coup, chacun s'éveille et agisse, ce sera le signal. A chaque cri, que cent mille voix répondent ! Tout est ordonné et concerté; on veille, on est disposé, on est prêt à tout ! Nous serons tous en armes, parce que nous sommes tous fatigués, et Dieu lui-même ne peut plus supporter sa si grande iniquité ! La liberté et Ferdinand II sont incompatibles. Nous voulons la liberté, et nous devons l'acquiescer même PAR LE SANG DE NOS ENFANTS; s'ils étaient des lâches. Dès qu'ils seront reconnus, les scélérats doivent être tués de suite et sans pitié ! »

Settembrini est un des accusés contre lesquels se dressaient les charges les plus graves. Il a été condamné à mort; mais, comme Faucitano, il doit la vie au BARBARET SCÉLÉRAT FERDINAND !

Parmi les condamnés dont vous avez à cœur la réhabilitation, je trouve encore :

PHILIPPO AGRESTI,

dont vous mentionnez le nom parmi les plus purs, mais sans me fournir aucun renseignement sur ses antécédents, ses opinions ou son caractère. Voyons s'il me sera possible de suppléer à votre silence.

Agresti, après avoir parcouru comme exilé une grande partie de l'Europe, fit connaissance à Malte avec plusieurs meneurs révolutionnaires, et il entra plus tard dans son pays, ayant en poche un catéchisme manuscrit à l'usage des francs-maçons. Il s'occupa activement à corrompre les soldats; il se disposait à passer dans les États de l'Église quand il fut arrêté, le 17 mars 1849. Interrogé par les magistrats, il nia ses relations avec les révolutionnaires, et soutint n'avoir fait aucune tentative de corruption auprès des soldats; mais les experts reconnurent un grand nombre de billets saisis comme étant de sa main.

Agresti fit des démarches répétées auprès du sergent Com Leo pour l'engager à se jeter avec sa compagnie dans les États-Romains, où il lui promettait le meilleur accueil de la part de Salicetti et de Sterbini. Il lui remit un billet pour ce dernier, billet que Com Leo a présenté à la justice, et qui est conçu en ces termes : « Le porteur de ces lignes, est la personne dont je t'ai parlé. A. »

D'autres militaires furent attirés dans la maison d'Agresti, qui était devenue un des foyers de la révolution; on les exhortait à désobéir à leurs chefs.

Il résulte des aveux des inculpés qu'Agresti était le président du Comité central napolitain, destiné à diriger le mouvement des comités provinciaux. Il distribuait des diplômes dont voici le texte :

« Grande société de l'Unité italienne. »

« Le président du cercle n.°... confère le titre d'unitaire au citoyen italien... qu'il soit reconnu et respecté, car il a bien mérité de la patrie et de la liberté. » (Suivent la date, les signatures, etc.)

Agresti, condamné à mort, comme le plus coupable de ses co-accusés, doit aussi la vie à la férocity du Bourbon.

Si je ne craignais d'être taxé d'indiscrétion, je vous demanderais, honorable Monsieur, quel est de ces hommes si purs, si loyaux, si éclairés, si convaincus, si constitutionnels, le plus digne, à votre avis, d'être placé à la tête du gouvernement d'Angleterre ?

MICHEL PIRONTI,

Le compagnon de chaîne Pœrio, condamné comme lui à vingt-quatre ans de fers, a l'honneur de se trouver en compagnie des hommes les plus purs dont nous entretenons vo-

tre lettre. Bien que l'arrêt qui l'a frappé ne lui ait pas fait perdre, à vos yeux, le caractère de « gentleman », les pièces de son procès ne laissent aucun doute sur sa participation au complot de la secte criminelle.

Vous semblez ignorer que Michel Pironti a été condamné pour avoir entretenu des correspondances avec les révolutionnaires exaltés de la Principauté Citérieure. Il était juge de la grande Cour criminelle de la terre de Labour quand, compromis dans les événements du 15 mai, sa destitution dut être prononcée.

Pironti désirait l'établissement de la république italienne et travaillait activement à la réalisation de ses vœux. Sa conduite était d'autant plus coupable qu'il était investi de fonctions plus élevées. Que penseriez-vous, Monsieur, d'un juge d'Angleterre qui se servirait de sa position pour arriver à renverser le Gouvernement, à détruire la reine Victoria et à établir une république sur les ruines de votre Constitution ? C'est précisément ce qu'a fait Pironti, sans avoir perdu cependant aucun de ses titres à votre estime et à votre considération ?

Qui, en effet, ils sont dignes de vos sympathies et de celles de l'Angleterre, ces génies révolutionnaires de l'Italie ! Comment ne pas estimer, protéger et défendre des hommes qui servent si bien la politique de votre gouvernement ? L'indifférence serait de l'ingratitude. Le parti conservateur n'était borné jusqu'à ce jour, en ce qui touche la politique de lord Palmerston, à imiter Pilote se lavant les mains. Aujourd'hui il vient, par votre organe, revendiquer sa part de responsabilité dans son audace. Lord Palmerston suit hardiment les traditions nationales. Le parti conservateur ne pouvait le laisser plus longtemps isolé.

Les détails que m'ont fournis les antécédents des gentlemen conspirateurs que vous honorez de votre estime ne laissent plus aucun doute sur leur caractère. Tous sont des vétérans de la révolution. On pourra appliquer à chacun d'eux ce que le journal l'Enfer (n.° du 7 avril 1849) disait de

ANTOINE LEIPNECKER,

mort durant le procès :

« Elevé dans notre premier collège militaire, il montra, dès ses premières années, un amour ardent pour la liberté. Il haïssait le despotisme comme le dernier degré de l'infamie. Il prit part à l'expédition contre la Savoie. Son ardeur fut blâmée comme téméraire et lui occasionna des contrariétés et des déboires. »

« Forcé d'émigrer, il se rendit en France, où il fut persécuté d'une manière obstinée par le tyran Louis-Philippe. Il se retira ensuite en Belgique, où il tenta l'établissement d'une république. La mauvaise issue de cette entreprise le força à aller en Angleterre. »

« Dans son exil, il joignit de l'estime des exilés les plus illustres. La révolution n'a pas tenté d'entreprendre périlleuse et difficile à laquelle notre Antoine n'ait participé. Les derniers événements qui se sont passés dans la vallée de Salerne disent ce qu'il a fait, et combien on aurait tort de le regarder comme un aventurier et un téméraire. »

Telle est, en quelques mots, l'histoire de tous les unitaires napolitains.

Avant de m'occuper de vos allégations sur l'administration générale de la justice, je m'arrête, en passant, aux actes de

LA POLICE NAPOLITAINE.

Les jalons posés dans les pages qui précèdent vont me servir de guide. Ne perdons pas de vue, Monsieur, que nous sommes en 1848, que l'orage révolutionnaire gronde sur l'Euro-

pe. Nous avons devant nous des démagogues exaltés par les terribles événements qui s'accomplissent autour d'eux. Leur audace grandit du succès de leurs frères. Dans l'illusion où ils se trouvent que l'heure du triomphe va sonner, rien ne les arrête; ils en appellent sans hésitation à l'incendie et au poignard.

Je vous reproche tout d'abord, Monsieur, de n'avoir tenu aucun compte de cette situation exceptionnelle. Vous parlez des actes de la police, de la sévérité des magistrats, comme si les conditions politiques et sociales dans lesquelles se trouve le royaume de Naples n'avaient été troublées par aucune secousse violente.

Plus équitable que vous, Monsieur, cette situation anormale, les menées anarchiques de la société secrète de l'Unità, le caractère des chefs du parti révolutionnaire, présent dans son jugement. La marche que j'ai suivie dans la réputation de vos Lettres, les développements dans lesquels je suis entré vont faciliter la tâche que je m'impose les griefs que vous articulez contre la police et la justice du royaume de Naples. Je vous écoute :

« Att mépris de la loi, le gouvernement, dont le prétexte de police est un membre important, surveille et épie les habitants à l'aide des agents de ce département; il fait des visites domiciliaires, très communément, la nuit, saccage les maisons, saisit les papiers et les effets, brise les planchers à plaisir, sous prétexte de chercher des armes, et emprisonne les gens par vingtaines, par centaines, par milliers, sans un mandat d'amener, et quelquefois même sans un ordre écrit quel qu'il soit, sur un mot d'un agent de police, et constamment sans spécifier la nature du délit ou du crime. »

Dans ces lignes, Monsieur, vous faites le procès de tous les préfets de police d'espionnage de l'Europe. M. Carlier y verra des allusions aux actes dont il se rend chaque jour coupable, et qui lui ont acquis des titres à la confiance et à la reconnaissance de tous les habitants de Paris. Vous vous étouchez auprès de l'insurrection du 15 mai la police napolitaine ait surveillé les gens suspects, qu'elle ait fait des visites domiciliaires, qu'elle ait saisi des papiers ? Sa vigilance, ses visites et ses saisies déplaisent, il est vrai, à Naples, comme à Vienne ou Paris. Aux conspirateurs dont elle dérange les calculs et déjoue les menées; mais quel est le citoyen honnête et laborieux qui fait entendre des plaintes ? Informez-vous auprès de M. Carlier de ce qui s'est passé à Paris après les journées de juin, et vous saurez ensuite si la police napolitaine est si blâmable. Le flagrant délit, même en Angleterre, permet d'arrêter sans mandat spécial. Quant au nombre des arrestations, pourquoi les exagérer à plaisir ? C'est tout au plus si la police de Naples, après l'affaire du 15 mai, a arrêté de six à sept cents personnes qui ont été relâchées par centaines, après ses premières investigations. A Paris, sous le régime de M. Carriague, républicain de la veille, en juin 1848, les arrestations ne se sont pas élevées à moins de 15,000. Il vous serait facile de vous informer auprès du préfet de police de ce temps, aujourd'hui socialiste, si toutes ces arrestations ont été faites régulièrement.

Vous jugez les actes de l'autorité, Monsieur, sans vous préoccuper des événements ni des circonstances, absolument comme si les faits que vous racontez s'étaient passés au milieu du calme plat dont jouit votre pays.

En dehors des cas exceptionnels qui légitiment les mesures exceptionnelles, je suis heureux de pouvoir vous apprendre que la police napolitaine se conforme, d'une manière très scrupuleuse, aux lois et aux règlements. Les

PROFESSEUR.

BIOGRAPHIES ARTISTIQUES.

Raphaël d'Urbain est généralement regardé comme le plus grand Peintre qui ait jamais paru dans l'Univers. (1) Il avait la plus belle figure du monde et ses manières étaient extrêmement douces. Sa politesse et sa modestie donnaient un nouveau lustre à ses talents. Pour nous servir des propres termes du Vasari, Raphaël passa toutes les années de sa vie, non pas en simple particulier, mais en Prince communiquant libéralement sa science, et prodiguant son argent à tous ceux qui s'attachaient à la Peinture, et qui étaient dans l'infirmité.

On lui demandait un jour comment il avait pu acquiescer le haut point de perfection où il était parvenu ? En ne négligeant rien, répondit-il. Leçon utile pour tous ceux qui courent la carrière des arts.

Curieux de connaître par lui-même tout ce que les Arts offraient de plus remarquable, et ne pouvant se transporter sur les lieux, Raphaël entretenait des Dessinateurs par toute l'Italie, et jusques dans la Grèce.

Plusieurs hautes Peintres, et particulièrement Raphaël, sont accusés d'avoir brisé et jeté dans le Tibre un grand nombre de bas-

reliefs antiques, afin de cacher éternellement leurs plagiat, après les avoir très-exactement copiés. Raphaël, à ce qu'on prétend, allait la nuit dans les rues de Rome, les mutiler avec une masse de bois. Un Italien disait à ce propos, que Raphaël avait été un des plus grands voleurs de son siècle.

On conserve dans l'Apothécairie de Lorette, de très-beaux vases de faïence, et dans le Palais Alféri, à Rome, un petit plat aussi de faïence, richement encastré, qu'on croit avoir été peints par Raphaël. Pour les vases qu'on voit à Lorette, on a voulu donner des vases d'or de la même grandeur.

Raphaël avait été secrètement introduit dans la chapelle où travaillait Michel-Ange, malgré toutes les précautions que ce peintre avait prises pour que ses ouvrages ne fussent vus de personne avant d'être entièrement achevés, changea tout à coup de manière, et conçut l'idée d'exceller dans son art. Il resta quelques instants immobile à contempler la fierté du pinceau de Michel-Ange, et sortit sans avoir la force de proférer une seule parole. Mais il ne dut qu'à son génie un progrès si rapide; car les peintures de Michel-Ange, exposées depuis plus de deux cents ans aux yeux de tous les Peintres de l'Univers, n'ont pu former un second Raphaël.

Cet artiste était toujours environné de jeunes étudiants et d'illustres amateurs de la peinture, qui l'accompagnaient ordinairement, lorsqu'il allait à la promenade ou lorsqu'il sortait dans les rues de Rome. Michel-Ange Payant rencontra un jour au milieu de ce bril-

lant cortège, lui dit en passant, pour le railleur : « Vous marchez comme un Prévôt suivi de ses Shires. » Raphaël lui répondit sur le même ton : « et vous, vous allez tout seul comme le bourreau. »

Le premier tableau que cet artiste fit à Rome, fut tellement estimé, que le Pape ordonna qu'on détruisit les ouvrages commencés par plusieurs peintres, afin que le génie de Raphaël eût le champ le plus vaste à parcourir.

Après avoir beaucoup travaillé pour le prince Augustin Chigi, Raphaël eut une contestation très-vive au sujet du paiement. Michel-Ange, choisi pour arbitre, l'obligea de déposer l'ouvrage de son rival, estima chaque tête cent écus. Augustin Chigi se hâta aussitôt de terminer avec Raphaël, dans la crainte que Michel-Ange n'estimât à proportion des têtes les autres parties des figures.

Francesco Francia, peintre de Bologne, étoit de tout ce que la renommée publiait à la louange de Raphaël, éprouva un violent désir de voir quelques ouvrages d'un artiste aussi célèbre; mais son grand âge l'empêchant de faire le voyage de Rome, il prit le parti d'écrire à Raphaël combien il avoit d'estime pour ses talents d'après tout ce qu'on publiait d'avantageux. Ces deux artistes se donnèrent réciproquement des marques de considération, et il se lia entre eux un commerce réglé de lettres. Dans ces circonstances, Raphaël acheva son fameux tableau de Sainte-Cécile, destiné pour une église de Bologne, et l'envoya à son ami Francesco, en le priant

de le mettre lui-même en place, et d'y corriger les fautes qu'il y trouverait, (ajoutait-il modestement). L'artiste de Bologne, transporté de joie d'être enfin sur le point de voir un ouvrage de Raphaël, s'empressa de considérer le tableau; mais il n'y a pas plutôt jeté les yeux, que son cœur se serra; il sent vivement l'extrême distance de ses talents à ceux de Raphaël; il tombe dans une profonde mélancolie, et meurt de la douleur qu'il éprouve d'avoir tant travaillé pour n'être qu'un peintre médiocre.

Deux tableaux de Raphaël, placés dans une église de Rome, étoient si estimés, dès le temps de Jules II, qu'on ne les montrait que les jours de Fêtes solennelles.

Cet admirable artiste eut une idée sublime, lorsque, peignant la création du monde, il représenta Dieu, remplissant l'immensité des airs, et tenant d'une main le Soleil, et de l'autre la lune, qu'il attache au firmament.

Les talents de Raphaël, lui acquirent une telle considération, que le cardinal Bibbiena, lui offrit sa nièce en mariage; mais Raphaël crut devoir renoncer à cette illustre alliance. Il ne refusa pourtant point ouvertement le parti avantageux qui lui était proposé; il pria son Eminence de lui accorder quatre années, afin de pouvoir, disait-il, se rendre plus digne de l'honneur qu'elle vouloit lui faire. Ce temps expiré, le cardinal parut toujours dans les mêmes dispositions, et Raphaël consentit alors d'épouser la nièce; mais il recula le jour en jour l'instant du mariage.

Les passions trop vives de Raphaël le fi-

rent périr à la fleur de son âge. Il eut l'imprudence de se livrer à de tels excès, qu'il tomba dans le dernier épuisement, et n'était plus animé que par une fièvre ardente. Il n'osa déclarer la cause de sa maladie, que les Médecins traitèrent de fluxion de poitrine; une saignée acheva de lui ôter le reste de ses forces, et lui devint mortelle.

Regretté, pleuré de Rome entière, Raphaël mourut un Vendredi-Saint, le même jour et à la même heure qu'il était né.

On mit auprès du corps de ce grand artiste, exposé pendant quelques jours dans la salle où il travaillait ordinairement, son fameux tableau de la Transfiguration, qu'il venait d'achever depuis peu; c'était lui prononcer une oraison funèbre bien éloquente.

Quoique la mémoire de Raphaël ait toujours été très-célèbre à Rome, ainsi que dans toute l'Europe, il y avait cependant près de cent-cinquante ans que ce premier peintre du monde étoit mort sans que ce premier Pontife, sans qu'aucun prince eût songé à lui élever un mausolée, lorsque Carlo Maratta fit construire à ses dépens un tombeau pour les cendres de ce grand homme. Ainsi un peintre, un simple artiste, vint enseigner aux rois ce qu'ils aiment à faire pour des talents immortels.

Lorsque Rome fut saccagée en 1527, une troupe de soldats Allemands, logés jusques dans le Palais des Souverains Pontifes, alluma du feu dans une des chambres où galeries peintes par Raphaël; et l'on aime mieux croire que ce fut la fumée qui gâta quelques têtes des chefs-d'œuvres qu'on y admire, que de

(1) Il aurait pu être sculpteur, puisqu'il a modelé plusieurs figures en terre et en cire. Crozat, Rec. d'Est. tom. 1.